

FAIRE FACE

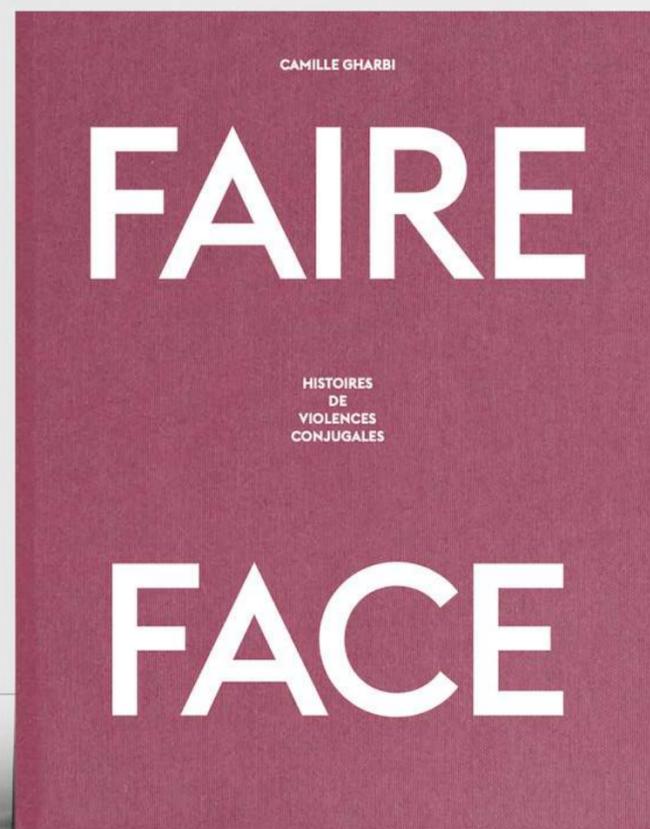
Histoires de violences conjugales

CAMILLE GHARBI

The Eyes Publishing, mai 2022



02



FAIRE FACE

Histoires de violences conjugales

Faire face . Histoires de violences conjugales est un projet photographique réalisé entre 2017 et 2022, sur la question des violences faites aux femmes et des violences au sein du couple.

Cette **1ère monographie de Camille Gharbi** rassemble trois séries de photographies qui posent le constat des violences conjugales (« **Preuves d’amour** »), interrogent les parcours de reconstruction des anciennes victimes (« **Une chambre à soi** »), ainsi que les possibilités de déconstruction du rapport à la violence chez leurs auteurs (« **Les monstres n’existent pas** »).

Chacune de ces séries évoque à sa manière la réalité de ces violences, leur intensité, leur banalité.

A travers ces histoires individuelles et singulières, racontées en images et en mots, c’est la société tout entière qui doit «faire face», pour déconstruire les systèmes de pensées, encourager la recherche de solutions constructives, faire différemment.

Le projet développé avec les éditions *The Eyes* rassemble ces différents travaux, ainsi que des textes de personnalités engagées et concernées sur cette thématique.

03



© Camille Gharbi

“ Il y a d'évidents effets de symétrie entre ces trois séries. Chaque photo raconte une histoire individuelle. Chaque série raconte un phénomène social. Toutes ensemble, elles racontent une société – notre société où tant de femmes sont injuriées, frappées, violées, tuées.

Je ne suis pas une militante de terrain mais j'espère qu'à travers ces images, je réussirai à capter l'attention des gens sur un phénomène qui touche des couples de tous âges et professions. ”

CAMILLE GHARBI

CAMILLE GHARBI

Photographe

Camille Gharbi est née en 1984 et vit à Pantin (93). Elle évolue dans les domaines de la photographie d'architecture, du portrait, de la presse, et développe des projets personnels en lien avec des thématiques sociétales qui lui tiennent à cœur.

Sa démarche, fondée sur une approche documentaire, cherche à interroger l'état du monde en jouant sur la distance et l'esthétique afin de convoquer l'empathie et le sensible.

Camille Gharbi est lauréate du prix **FIDAL Youth Award** 2018 avec la série "Preuves d'Amour".

Elle est lauréate de la première édition du **Mentorat des filles de la photo** 2020-21, accélérateur de carrière des femmes photographes.

Elle est également lauréate, avec l'équipe de journalistes du Monde, du **Visa d'Or pour l'Information Numérique** 2020 au festival Visa pour l'Image, pour son travail sur l'enquête : "Féminicides : mécaniques d'un crime annoncé", menée par le journal Le Monde en 2019-2020.

04

“

"Pas eux, pas elle, pas lui", disons-nous. Pas ce gentil couple que l'on croise les dimanches avec ses enfants. Pas ces deux grands-parents si paisibles. Si. Eux. Elle. Lui. Nous. Les violences conjugales sont présentes dans nos quotidiens et nous concernent toutes et tous. Elles sont une affaire commune.

”

RAPHAËLE BERTHO

Maîtresse de conférences en art

“

Il y a d'évidents effets de symétrie entre ces trois séries. Chaque photo raconte une histoire individuelle. Chaque série raconte un phénomène social. Toutes ensemble, elles racontent une société - notre société où tant de femmes sont injuriées, frappées, violées, tuées.

”

IVAN JABLONKA

Écrivain et historien

TEXTES ET ENTRETIENS

Auteur.ice.s

Pour élargir la réflexion, nous invitons 4 personnalités sensibilisées, expertes ou concernées, à partager leur analyse sur le sujet et le travail de Camille Gharbi.

Raphaële Bertho, maîtresse de conférences en art, décrypte la démarche artistique de Camille Gharbi tout en nous livrant de façon implicite sa propre expérience de violences conjugales.

Ivan Jablonka, auteur de l'essai *Laetitia*, et de l'essai *Des hommes justes* apporte son point de vue d'historien et d'homme féministe qui cherche à redéfinir les codes du masculin.

Lorraine de Foucher, journaliste au Monde et co-réalisatrice du documentaire diffusé sur France 2 *Féminicides, l'Affaire de tous*.

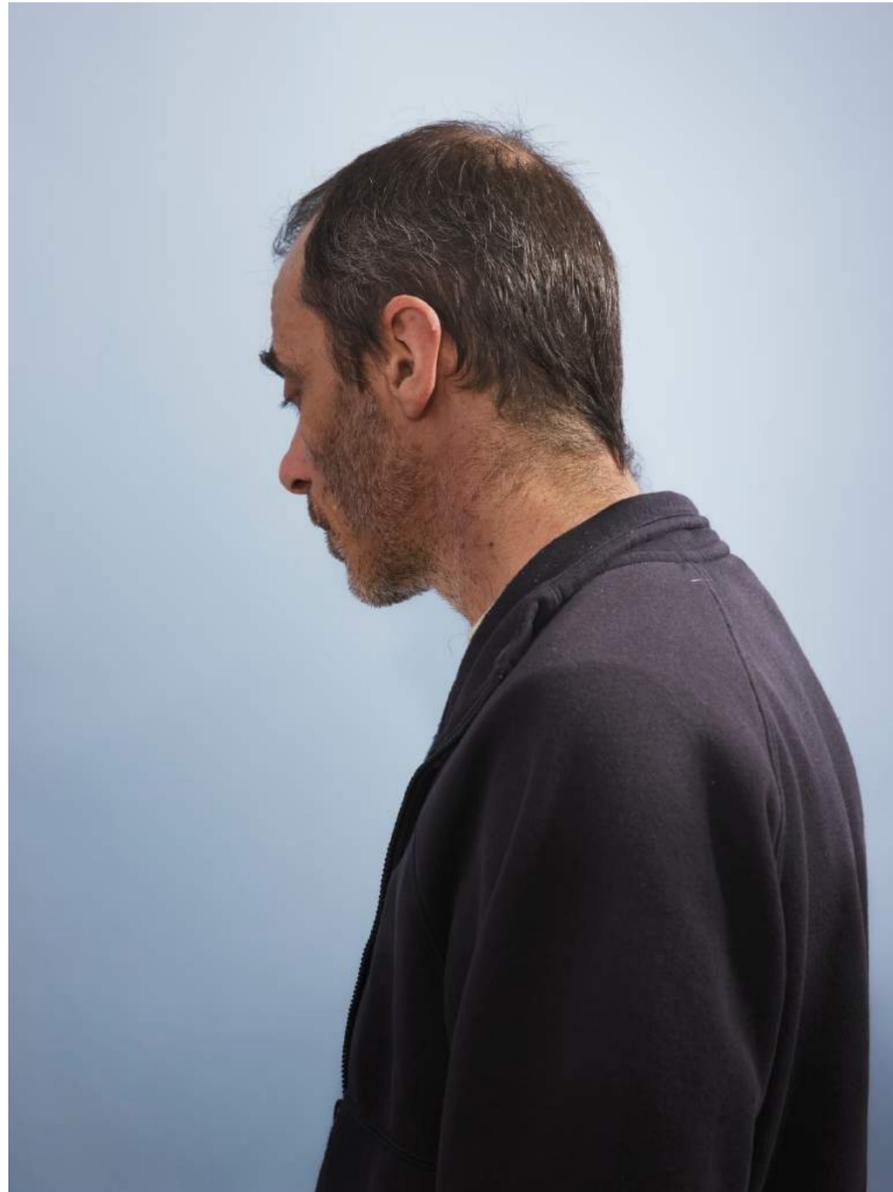
Carole Groulet, psychologue clinicienne au SPIP de La Rochelle.



Jacqueline, 69 ans, décédée le 11.12.2017 à Chauray, Deux-Sèvres.
Margaux, 29 ans, décédée le 02.06.2017 à La Trinité, Alpes-Maritimes.
Femme, 57 ans, décédée le 08.11.2016 à Toulon, Var.
Femme, 75 ans, décédée le 07.11.2016 à Gaillon, Eure.

07

C'était Hiroshima dans ma tête



ERIC, 50 ans

Technicien d'essais mécaniques

15 ans de réclusion criminelle pour meurtre par conjoint et violences avec usage d'une arme sur un tiers.

En détention depuis l'âge de 44 ans.

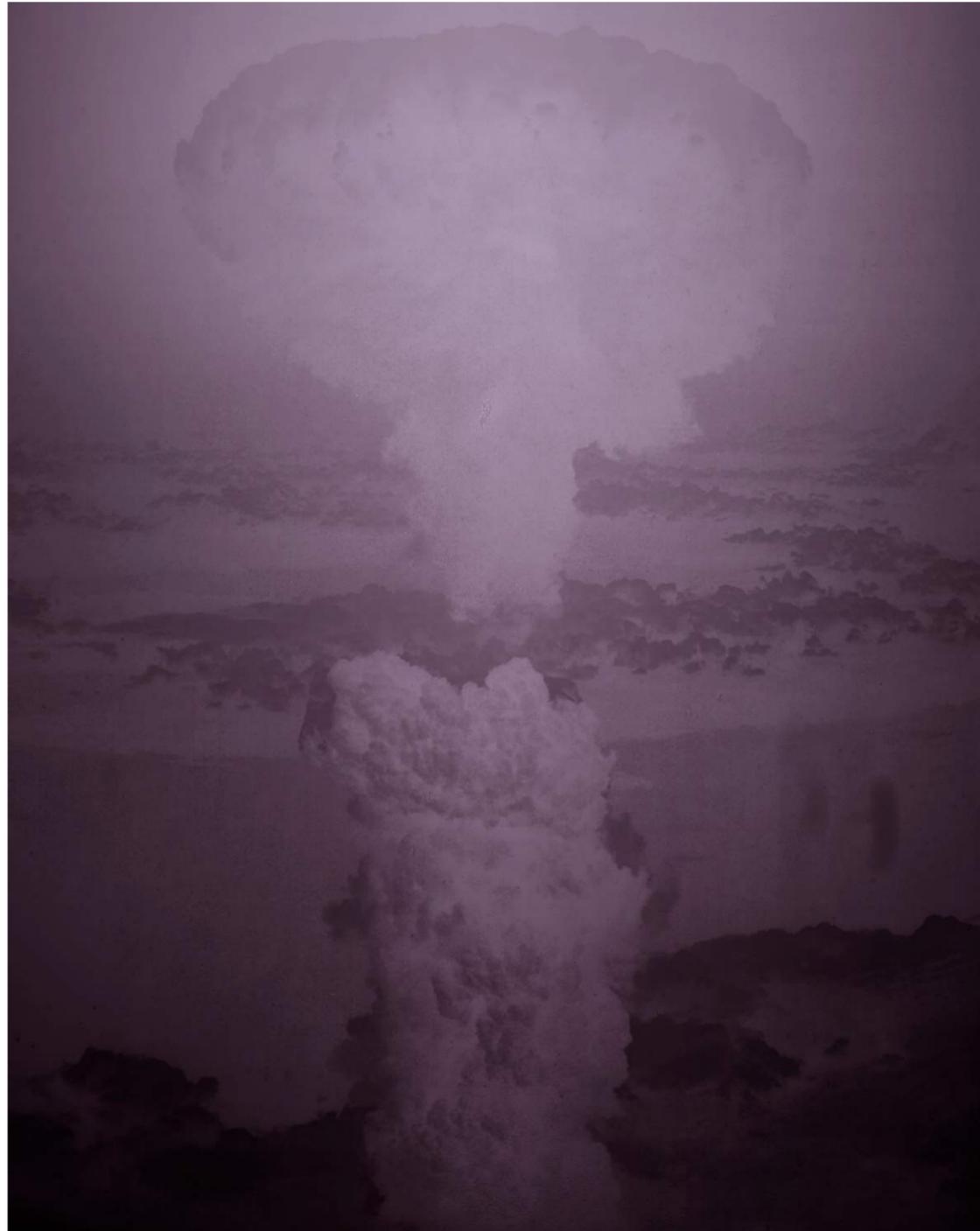
LES MONSTRES N'EXISTENT PAS

Camille Gharbi

"Les monstres n'existent pas" s'intéresse à **un sujet peu traité, celui de la prévention de la récurrence de violences au sein du couple.**

Des diptyques portraits / témoignages réalisés en prison mettent en lumière des détenus qui se sont engagés dans un processus de responsabilisation par rapport à leurs actes.

Ce travail cherche à déconstruire la figure du "monstre", non pas pour l'excuser mais pour permettre une meilleure compréhension du cycle de la violence.



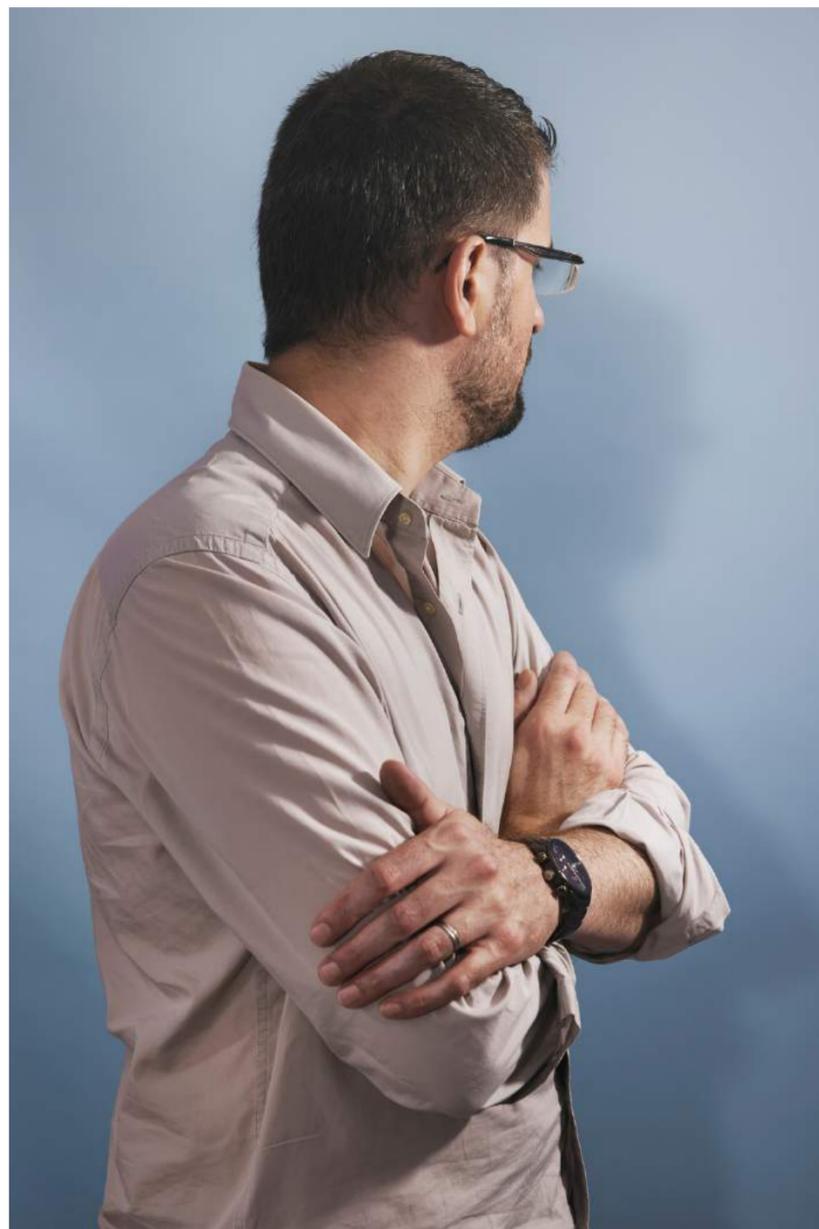
LES MONSTRES N'EXISTENT PAS

Camille Gharbi

En faisant face à leurs responsabilités, en s'exprimant sur leurs gestes, **les auteurs.rice.s peuvent contribuer à la prévention des faits pour lesquels ils /elles sont condamné.e.s.**

Les mécanismes qui conduisent aux violences conjugales sont complexes, mais pas inéluctables, et pour que les choses changent, il faut commencer par les regarder en face.

Apprendre à se dire :
« Attention danger. ».
Et savoir s'écarter.



THOMAS, 38 ans

Chef d'entreprises dans les secteurs de l'automobile et de la construction.

20 ans de réclusion criminelle pour violences habituelles, viols avec actes de torture et/ou de barbarie, et menaces de mort sur sa conjointe.

En détention depuis l'âge de 29 ans.

LES MONSTRES N'EXISTENT PAS

Extrait de témoignage

“ Il m'a fallu du temps pour commencer à comprendre comment j'en suis arrivé là. Pour comprendre qu'il pouvait y avoir d'autres modes de communication. Pour comprendre mes limites aussi. Les situations qui peuvent faire vriller. Apprendre à se dire : « Attention danger. ». Et savoir s'écarter. Ne pas tomber dans la rage parce que quelqu'un n'est pas d'accord avec soi, savoir se dire que ce n'est pas grave.

C'est une maturité que je n'avais pas. Normalement, avoir des limites, c'est quelque chose qu'on apprend tout jeune... Chez moi c'était pas ça. Et même, se battre, être violent, ça voulait dire : « Etre un homme ». C'était pas les félicitations mais presque. ”

10

LES MONSTRES N'EXISTENT PAS

Extrait de témoignage

“

La violence envers les femmes est un comportement appris et appliqué comme moyen de contrôle et de domination. Elle prendra fin seulement lorsque les stéréotypes sexuels disparaîtront et que le modèle dominant/dominé cessera de régenter les rapports entre les femmes et les hommes. ”

Carole Groulet
psychologue clinicienne au SPIP de la Rochelle

Extrait de l'entretien croisé de Camille Gharbi avec Carole Groulet et Lorraine Foucher, journaliste au Monde et réalisatrice de documentaires.



UNE CHAMBRE À SOI

Camille Gharbi

La série "Une chambre à soi", réalisée entre 2019 et 2020, s'intéresse au **processus de reconstruction des victimes de violences au sein du couple.**

Pendant plusieurs semaines, la photographe est allée à la rencontre de jeunes femmes hébergées par l'association "**FIT, Une Femme Un Toit**", à Paris, la seule structure en France dédiée à l'hébergement et la prise en charge de jeunes femmes âgées de 18 à 25 ans, victimes de violences sexuelles, conjugales, ou intra-familiales.

Cette série raconte les parcours des résidentes et leurs efforts pour aller de l'avant, à travers leurs témoignage et les portraits les portraits photographiques des chambres qu'elles occupent.

Des portraits en creux, qui ne montrent pas directement les jeunes femmes mais l'univers qu'elles se sont créé dans le foyer d'hébergement. Les chambre sont à leur image. touchantes, abimées parfois, pleines d'espoir, souvent.



REBECCA, 23 ans



DEBORA, 24 ans



Pendant deux ans j'ai été séquestrée par cet homme. Il me battait tous les jours, me prostituait pour ses amis, me violait, me droguait. Je n'avais pas le droit de sortir, je ne voyais personne à part ses domestiques.



TERESA, 20 ANS

UNE CHAMBRE À SOI

Extrait de témoignage

“

Je suis née dans un village au Congo. Quand j'avais 16 ans mon oncle paternel m'a donnée à mon ex-mari. C'était un business entre eux, j'étais un cadeau.

{...}

Pendant deux ans j'ai été séquestrée par cet homme. Il me battait tous les jours, me prostituait pour ses amis, me violait, me droguait. Je n'avais pas le droit de sortir, je ne voyais personne à part ses domestiques.

Un jour, en allant prendre sa douche, ses clés sont tombées de sa poche. J'ai fait semblant de n'avoir rien vu et j'ai mis mon pied dessus. J'ai attendu qu'il parte et j'ai fouillé la maison. Sous notre lit, il y avait un tiroir avec une arme et une enveloppe d'argent. 4000€. C'était l'argent que lui donnaient ses amis quand ils venaient me violer à la maison.

{...}

Je me suis retrouvée à Ivry, devant un immeuble. C'était le 19 mai 2019. J'étais là, toute seule, sans argent, sans rien. Je ne savais pas comment faire, je ne savais pas quoi dire, je ne savais même pas qu'en France tu dois sonner à un interphone pour entrer dans un appartement. J'ai grandi dans un village, moi.

”

13

Femme, 41 ans, décédée le 25.12.2017 à Toulon, Var.
 Lou, 18 ans, décédée le 15.12.2017 à Caravelon, Vaucluse.
 Shpresa, 36 ans, décédée le 14.12.2017 à Villeneuve-sur-Lain, Rhône.
 Femme, 82 ans, décédée le 28.11.2017 à Ande, Isère.
 Femme, 56 ans, décédée le 27.10.2017 à Ernie, Mayenne.
 Anne, 37 ans, décédée le 24.10.2017 à Dublin, Irlande.
 Femme, 51 ans, décédée le 21.10.2017 à Makiens, Eure-et-Loire.
 Emmanuelle, 26 ans, décédée le 13.10.2017 à Jumièges, Nord.
 Marie-Sophie, 24 ans, décédée le 27.09.2017 à Strasbourg, Bas-Rhin.
 Aude, 34 ans, décédée le 26.09.2017 à Venues, Morbihan.
 Léila, 34 ans, et ses 2 enfants, décédés le 19.09.2017 à Frouville-France, Martinique.
 Femme, 52 ans, décédée le 19.09.2017 à Montpellier, Hérault.
 Haya, 35 ans, décédée le 10.08.2017 à La Grande Croix, Loire.
 Aurélie, 29 ans, décédée le 11.08.2017 à Hérigny, Isère.
 Aicha, 35 ans, décédée le 07.08.2017 à Venanc, Orléans.
 Michèle, quadragénaire, et son enfant, décédés le 21.07.2017 à Cortbas, Rhône.
 Florento, 31 ans, décédée le 20.07.2017 à Poisa, Tahiti.
 Estelle, 36 ans, décédée le 18.07.2017 à Azeville, Somme.
 Mayline, 45 ans, décédée le 23.05.2017 à Pont l'Évêque, Gironde.
 Virginie, 48 ans, décédée le 15.05.2017 à Saint-Omer, Pas-de-Calais.
 Femme, trentenaire, et son nouveau conjoint, décédés le 26.03.2017 à Chambéry, Savoie.
 Claire, 35 ans, décédée le 07.03.2017 à Courbas, Côtes d'Armor.
 Alison, 26 ans, décédée le 27.04.2017 à Rombois, Moselle.
 Djamilia, 31 ans, décédée le 10.04.2017 à Riou, Gard.
 Femme (sous protection judiciaire), 32 ans, décédée le 07.04.2017 à Rennes, Ille-et-Vilaine.
 Jessy Sophie, 54 ans, décédée le 07.04.2017 à Saint-Paul, Ile de la Réunion.
 Nastasia, 19 ans, décédée le 03.04.2017 à Longueville, Yvelines.
 Tyson, 38 ans, décédée le 02.04.2017 à Yvelot, Meuse-et-Moselle.
 Hérode, 27 ans, décédée le 22.03.2017 à Trigny, Meuse.
 Sandrine, 44 ans, et ses 3 enfants, décédés le 22.03.2017 à Beauvoisine-Vainon, Orléans.
 Julie, 43 ans, décédée le 17.03.2017 à Nèze, Alpes-Maritimes.
 Kelly, 20 ans, décédée le 16.03.2017 à Montvil-au-Libre, Saône.
 Arlette, 54 ans, décédée le 11.03.2017 à Pèthé-le, Ile de la Réunion.
 Fatima, 58 ans, décédée le 16.02.2017 à Saint-Maurice, Hauts-de-Seine.
 Karim, 37 ans, décédée le 10.02.2017 à Mouton-sur-Charente, Aube.
 Marie-Rose, octogénaire, décédée le 07.02.2017 à Longjumeau, Essonne.
 Valérie, 39 ans, décédée le 07.01.2017 à Besançon, Doubs.
 Sandra, 39 ans, décédée le 02.01.2017 à Aves, Seine-et-Marne.
 Françoise, 57 ans, décédée le 15.12.2016 à Malzéville-Bains, Nord.
 Cindy, 22 ans, décédée le 29.11.2016 à Fumeil, Lot-et-Garonne.
 Clarissa, 29 ans, décédée le 25.11.2016 à Heron, Aube.
 Bénédicte, 61 ans, décédée le 12.11.2016 à Chaudeney-sur-Moselle, Meurthe-et-Moselle.
 Béatrice, quarantenaire, décédée le 06.11.2016 à Giron, Aube-Morilles.
 Femme, 52 ans, décédée le 21.10.2016 à La Bourge, Seine-Saint-Denis.
 Mélessa, 34 ans, décédée le 27.10.2016 à Saint-Fleur, Gers.
 Sophie, 30 ans, décédée le 19.10.2016 à Guéhenf, Essonne.
 Mano-Ange, 46 ans, décédée le 27.09.2016 à Grèze-sur-Rhône, Gard.
 Marion, 15 ans, décédée le 10.09.2016 à Clavié, Rhône.
 Johanna, 24 ans, décédée le 11.09.2016 à Lunéville, Meurthe-et-Moselle.
 Femme, 35 ans, décédée le 07.09.2016 à Troyes, Aube.
 Noémie, 59 ans, décédée le 27.08.2016 à Font-du-Casse, Lot-et-Garonne.
 Gaïle, 29 ans, décédée le 11.08.2016 à Aurillac, Cantal.
 Ismihana, 39 ans, décédée le 31.07.2016 à Vandœuvre-les-Nancy, Meurthe-et-Moselle.
 Elizabeth, 29 ans, décédée le 26.07.2016 à Beauvais, Oise.
 Mayline, 55 ans, décédée le 22.07.2016 à Camaux, Tarn.
 Maria, 57 ans, décédée le 10.04.2016 à Montberthoult, Charente.
 Femme, 21 ans, décédée le 12.05.2016 à Pringy, Haute-Savoie.
 Fabienne, 49 ans, décédée le 02.05.2016 à Auch, Gers.
 Germaine, 82 ans, décédée le 18.04.2016 à Fagnolle, Meuse.
 Patricia, 50 ans, décédée le 06.04.2016 à Bras-Panon, Ile de la Réunion.
 Samantha, 30 ans, et son enfant, décédés le 25.03.2016 à Sartilly, Loire.
 Virginie, 29 ans, décédée le 24.03.2016 à Rostren, Seine-Maritime.
 Jocelyne, 58 ans, décédée le 26.02.2016 à Le Port, Ile de la Réunion.
 Nathalie, 49 ans, décédée le 23.02.2016 à Guentzbruck, Moselle.
 Tatiana, 27 ans, et ses 2 enfants, décédés le 14.02.2016 à Neuville-sur-Bois, Loiret.
 Virginie, 39 ans, décédée le 01.02.2016 à Angoulême, Nouvelle-Aquitaine.
 Evira, 36 ans, décédée le 17.01.2016 à Feneck, Moselle.
 Marina, 24 ans, décédée le 17.01.2016 à Basiers, Hérault.
 Ingrid, 22 ans, décédée le 08.01.2016 à Villeneuve, Rhône.
 Heitaré, 26 ans, décédée le 03.01.2016 à Taravao, Tahiti.



« Je m'appelle Emma, j'ai 23 ans. Je suis tunisienne, de Tunis. Ça fait un an que je vis ici.

En 2015, ma famille m'a mariée à un homme que je ne connaissais pas, un français qui vit à Grenoble. Quand je suis arrivée en France, il m'a interdit de sortir de chez nous. Pendant 3 ans j'ai été obligée de rester à la maison, de m'occuper du ménage, de la nourriture. Il me surveillait tout le temps. Je n'avais pas d'argent, je ne pouvais rien faire, même ma belle-mère me surveillait. Il me disait que les femmes servent à ça. Lui il travaillait à l'extérieur, il sortait, il voyait ses amis, il faisait de la guitare. Moi je ne pouvais rien faire. Il me frappait. Je suis tombée enceinte, et là il s'est mis à me menacer. Il me disait : « Si c'est un garçon il fera des études, si c'est une fille elle restera à la maison, c'est comme ça que ça se passe ».

J'attendais des jumeaux, je les ai perdus à cause des coups.

En 2018, je suis rentrée à Tunis pour voir ma mère qui était malade, je lui ai tout raconté. Je lui ai dit que je voulais divorcer, que je ne voulais plus rentrer là-bas, mais elle était pas d'accord, elle me disait que ça irait mieux avec le temps, quand il aurait des enfants... Je suis quand même allée voir un avocat, mais je n'avais pas assez d'argent pour le payer, pour faire le divorce. Ma famille a commencé à parler de faire venir mon mari à Tunis, pour faire une médiation. Moi je voulais pas. J'ai trouvé un petit boulot, j'ai travaillé pendant 2 mois pour me payer un billet d'avion et je me suis enfuie en France.

J'ai atterri à Paris. Je ne savais pas où aller, pendant 2 mois 1/2 j'ai vécu dans la rue. J'ai dormi dans les parkings des aéroports, dans les métros, devant les vitrines Picard parce qu'il fait chaud. J'avais des hébergements ponctuels des fois, grâce au IFS, mais

c'était juste pour une nuit. Une fois, dans un centre d'hébergement d'urgence où j'étais, une assistante sociale a commencé à me créer un dossier, pour trouver un endroit plus stable où rester, mais quand elle a compris que j'avais mon mari à Grenoble, elle m'a dit de retourner en Isère, que ça serait plus simple !

J'ai fini par trouver une Mission Locale qui m'a aidée à trouver un hébergement et je suis arrivée ici. Grâce à l'équipe ici j'ai pu entamer ma procédure de divorce, qui a été prononcée fin 2019. J'ai reçu les papiers au début de 2020. C'est la seule fois où j'ai revu mon ex-mari depuis que je l'ai quitté. Mais pour ça, j'étais contente, je me suis dit que j'allais enfin arriver, trouver une place, avancer dans ma vie.

Je n'ai plus de contact avec ma famille à Tunis, car j'ai peur qu'ils lui donnent mon adresse ou qu'ils l'aident à me retrouver.

Quand je suis arrivée ici, j'ai mis plusieurs semaines avant de défaire ma valise. Je n'arrivais pas à y croire. J'avais peur qu'on me dise de partir, du jour au lendemain. J'ai toujours du mal à dormir la nuit, par contre. J'avais pris l'habitude de ne pas dormir quand j'étais dans la rue. Du coup, ça m'arrive encore de passer plusieurs jours de suite sans dormir, ou très peu. C'est compliqué pour gérer la journée, les démarches à faire, tout ça.

Moi j'aimerais devenir aide-soignante. Je ne me vois pas vivre ailleurs qu'à Paris. Ici, je me suis fait des amis. J'aimerais avoir mon appartement, un travail, une vie stable. J'ai envie de dire à toutes les femmes qui ont des problèmes avec leurs maris que, si elles ne sont pas à l'aise avec lui, il faut partir. Il faut essayer. Même si elles ont un enfant avec lui, il ne faut pas qu'elles restent, parce que de toute façon il ne faut pas que l'enfant grandisse avec la violence. Il n'y a pas de raisons pour qu'ils vous tapent. Pour eux les femmes sont des objets. »



J'attendais des jumeaux, je les ai perdus à cause des coups.

Photographe des hommes

Entretien avec Camille Gharbi par Ivan Jablonka

Qui s'intéresse aux violences au sein du couple ne peut manquer d'être surpris par trois phénomènes : leur ampleur, leur fonction, leur minimisation.

Selon une étude menée par la revue The Lancet sur deux décennies, plus du quart des femmes dans le monde ont subi, au moins une fois dans leur vie, des violences physiques ou sexuelles de la part de leur partenaire. Parmi les 500 millions de femmes concernées, on compte un quart d'adolescentes ou de jeunes femmes âgées de 15 à 24 ans. L'étude montre donc que la prévalence des violences conjugales était haute bien avant la crise du covid. Elle indique aussi d'importantes variations régionales. Les zones où la vie de couple est la plus dangereuse pour les femmes sont l'Océanie (49 % de femmes victimes), l'Afrique subsaharienne (38 à 44 %), l'Amérique latine (38 %) et l'Asie du Sud (35 %).

Ces violences, inscrites dans la vie quotidienne, ont un impact non négligeable sur la santé et le bien-être des femmes, ainsi que sur le développement de leurs enfants. Les chiffres sont connus, mais il semble qu'on ait besoin, pour échapper à la stupeur, de les oublier aussitôt. D'où cette impression de les « redécouvrir » à chaque fois.

Les violences ne sauraient être considérées comme une péripétie dans la vie d'un couple, un aléa regrettable, à l'instar d'une dispute qui aurait « mal tourné ». Elles possèdent souvent une fonction qui contribue à structurer la relation intime. Sous l'effet d'une stratégie d'humiliation et de réification, la victime cesse d'avoir confiance en elle. Elle se met à douter, jusqu'à parfois donner raison à celui qui la frappe sous prétexte qu'elle aurait fait quelque chose de répréhensible (voir trop souvent ses proches, mal repasser les chemises, etc.). Dans la perspective de l'auteur des violences, celles-ci viennent sanctionner un comportement fautif de la part de la femme. La dévalorisation des victimes peut expliquer que certaines renoncent à se défendre ou à porter plainte. Les violences participent d'une relation de domination qui peut se transformer en système de terreur : « Si tu t'en vas, je te tue ».

De reproches en disputes, les violences revêtent un sens bien précis : écraser la liberté d'une femme. Pour mon livre Laëtitia, après quelques hésitations, j'ai décidé d'interroger le médecin légiste qui a autopsié la jeune femme, tuée à l'âge de 18 ans. Il ne s'agissait pas de cerner le sensationnalisme du fait divers, mais au contraire de montrer qu'il est un fait social à comprendre en tant que tel, en analysant la violence nichée au cœur de l'interaction entre un homme et une femme. J'ai alors compris que Laëtitia avait été « surtuée », de telle sorte qu'on ne sait pas quels gestes – coups de poings, coups de couteau ou strangulation – ont été véritablement létaux. Ce déchaînement de violence, qui inclut le viol et le démembrement ultime de son corps, est à mon sens constitutif du féminicide, en ce qu'il détruit non seulement un être humain, mais aussi et spécifiquement une femme.

C'est ici que la violence cesse d'être individuelle, ingrédient malheureux d'une relation « dysfonctionnelle », pour révéler des sous-bassements sociaux parfaitement fonctionnels. Pendant l'Antiquité et au Moyen Âge, dans les pays chrétiens comme en terre d'Islam, le mari a la possibilité de battre sa femme afin de la « corriger ». Cela fait partie de ses droits – un « droit de l'homme », en quelque sorte, qui permet la régulation du quotidien ou même titre que l'éducation des enfants.

Promulgué en 1804, le Code civil français sous-entend que l'épouse accepte par contrat d'être assujettie à la volonté de son mari. Selon l'article 213, elle lui doit « obéissance » : elle devient juridiquement une mineure, sans cesse d'être un corps sexuellement disponible, en même temps qu'une figure de soins maternels. La protection masculine s'obtient par l'obéissance féminine. Cet échange inégal, au sein d'un ménage dominé par le mari-père, se retrouve dans d'autres textes comme l'Épître aux éphésiens de saint Paul et la sourate des femmes dans le Coran. La violence a longtemps été avalisée par les institutions elles-mêmes. Elle permet d'abaïsser les femmes ou sein de la sphère privée où elles ont été reléguées.

Dans un tel contexte, il est difficile voire impossible de penser les violences domestiques, puisqu'elles apparaissent « normales », « naturelles », inscrites dans l'ordre des choses. Identiquement, l'idée d'un « viol conjugal » ne peut exister. De même que la religion et la loi sont susceptibles de justifier les violences, les individus ont tendance à minimiser les actes qu'ils ont commis. C'est ce qu'on observe dans l'espace où je mène une enquête, un service pénitentiaire de la banlieue parisienne semblable à celui grâce auquel Camille Gharbi a pu documenter sa série Les Monstres n'existent pas.

Certains hommes condamnés minimisent les faits ; certains ne les reconnaissent pas du tout ; d'autres se disent victimes, et davantage que la femme qu'ils ont violencée ; quelques-uns prennent en compte la gravité de leurs actes. Il est intéressant d'étudier l'ensemble des procédés narratifs – euphémisme, itote, ellipse – qui permettent de banaliser ou de masquer la réalité :

- « On s'est disputé, le ton est monté »
- « Je ne t'ai pas touchée. D'ailleurs, elle a retiré sa plainte »
- « C'était une simple jiffa »
- « Elle a été influencée par les policiers »

Les justifications données par certains hommes entrent dans la logique patriarcale évoquée plus haut :

- « Elle rentre trop tard »
- « Elle me néglige ou profite des enfants »
- « Elle m'a manqué de respect »
- « Elle m'a trompé »

GABRIEL

34 ans.
 Responsable adjoint d'une agence bancaire.

25 ans de réclusion criminelle pour homicide volontaire sur personne écarté ou ayant été conjointe.
 En détention depuis l'âge de 26 ans.



SORTIE PRÉVUE LE 25 MAI 2022

Événement de lancement le **16 juin à 18h à La Fab**, place Jean-Michel Basquiat - Paris 13

Directeur-ice-s- de publication

Vincent Marcilhacy & Véronique Prugnaud

Projet et Images

Camille Gharbi

Direction artistique et design

Sarah Boris

Auteur.ice.s et contributeur.ice.s

Raphaële Bertho, Ivan Jablonka, Lorraine de Foucher, Carole Groulet, Camille Gharbi

Distribution

France: Interart

International: ExportPress, Antenne Books

EXPOSITIONS

Images Singulières, Sète / 26 mai - 12 juin 2022

Exposition de *Faire Face*. *Histoires de violences conjugales*

Parvis de la Gare de Lyon, Paris / Mai 2022

Exposition de la série « *Les monstres n'existent pas* » en partenariat avec Gare et Connexion

ManifestO, Toulouse / 16 sept - 1er Octobre 2022

Exposition de la série « *Les monstres n'existent pas* »

Dépôt légal mai 2022

Format : 21x27cm

Pages : 196

Prix : 35€

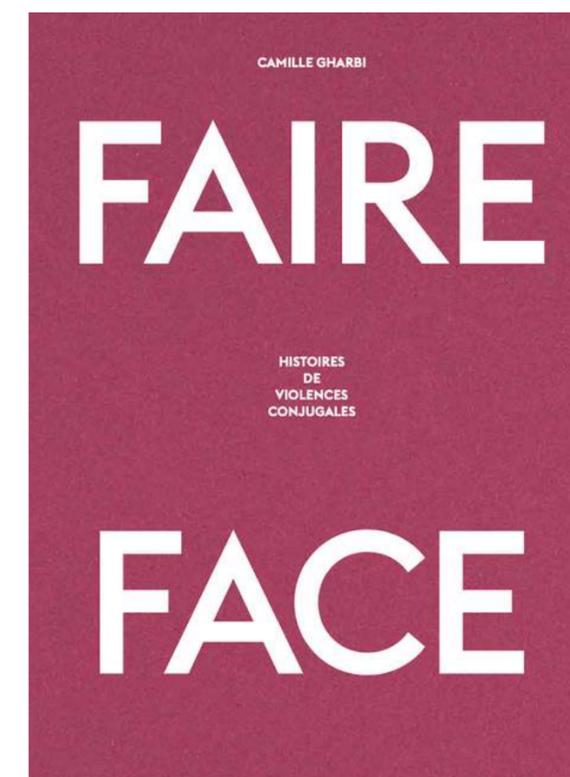
ISBN : 979-10-92727-49-4

En vente sur le site de The Eyes www.theeyes.eu

Les trois séries ont été réalisées en étroite collaboration avec le Centre Pénitentiaire de Poitiers-Vivonne et de la SAS (Structure d'Accompagnement vers la Sortie) de Poitiers-Pierre Levée, Maison Centrale de Saint-Martin-de-Ré, la Maison d'Arrêt de Saintes, et avec le Centre de Détention de Bédenac, le collectif «Féminicides par compagnons ou ex» et l'association FIT Une Femme Un Toit.

Le livre *Faire Face, histoires de violences conjugales*, bénéficie du soutien du **Ministère de la culture** dans le cadre de sa mission à **l'égalité, la diversité et la prévention des discriminations** et du **fonds de dotation agnès b.**

14



Télécharger les visuels

À PROPOS DE THE EYES

The Eyes est une maison d'édition et de production autour de la photographie et du livre photo.

The Eyes Publishing
9 rue Boussingault
75013 Paris

presse@theeyes.eu
www.theeyes.eu